

**RIOUX, Marcel, *Un peuple dans le siècle*. Montréal, Boréal, 1990.  
449 p.**

Jean-Jacques Simard

Volume 44, numéro 3, hiver 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304914ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304914ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Simard, J.-J. (1991). Compte rendu de [RIOUX, Marcel, *Un peuple dans le siècle*. Montréal, Boréal, 1990. 449 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 44 (3), 444-446. <https://doi.org/10.7202/304914ar>

RIOUX, Marcel, *Un peuple dans le siècle*. Montréal, Boréal, 1990. 449 p.

Ni «mémoires politiques», ni «autobiographie intellectuelle», ni recueil de «souvenirs», le dernier ouvrage de l'éminent sociologue de l'Université de Montréal, Marcel Rioux, tient à la fois de tous ces genres sans se conformer à aucun.

L'homme de gauche arrive, comme il dit, «au bout de son âge» et constate sans complaisance la déroute de ses espérances. Socialiste et nationaliste du même élan, l'intellectuel collectivement engagé, pour qui «Sartre est le plus grand penseur du siècle», voit le Québec «se fondre dans l'Empire américain» et l'Occident entier «s'engouffrer dans [la même] république de l'argent et du spectacle» (p. 14). Sur l'autre face, le sociologue critique, chercheur de transcendance au travers des mouvements de la pratique socio-historique, assiste aussi désespérément au triomphe gras de l'amnésie positiviste, de l'inculture en habits statistiques, du jargonage «savantasse» et du jovialisme gestionnaire d'un bout à l'autre de la cité de l'esprit.

Un tantinet «mélancolique devant ce qui aurait pu être et cynique devant ce qui est» (p. 16), Rioux tient quand même à rappeler comment il fut un temps, au Québec, «au début de la Révolution tranquille [où] le mouvement de libération nationale d'ici s'accordait avec la théorie et la pratique d'autres continents» (p. 11). Cela tenait surtout à ce qu'en pratique, comme en théorie, «la société n'était pas encore une très grande entreprise qu'il fallait bien administrer, mais un ensemble d'humains qu'il fallait soustraire à l'injustice» (p. 63).

Comme au soir gris d'un jour à l'aube pourtant radieuse, l'auteur se livre à une longue rumination, accompagnée d'incessants hochements de tête, sur le dernier demi-siècle québécois et sur la part qu'il lui est arrivé d'y prendre. Au fond, il n'en revient pas: de si beaux rendez-vous manqués, quel gaspillage d'espoir! Retraçant ses pistes, Rioux récapitule les grands concepts qui ont jalonné sa réflexion au fil des ans: «classe-ethnie», «idéologies de conservation, de rattrapage, de dépassement», «peuples de l'espace et peuples du temps», «sociologie aseptique et sociologie critique», etc. Allant et venant entre l'histoire et la réflexion, il glisse sur une tangente, revient sur ses pas, s'arrête sur un concept, relit un bout d'article, livre une confidence, reprend le fil du temps, précise un engagement (au NPD, à la Commission d'enquête sur les Arts<sup>1</sup>, à la CSN, au tribunal de la Culture), pique une sainte colère, passe par quelque colloque international, retourne à ses cours et à ses écrits et ainsi de suite sur quatre centaines de pages au terme desquelles il se retire sans fermer la lumière derrière lui, puisqu'il laisse en annexe, comme sur une table abandonnée au prochain service, copie de deux articles récents reprenant un certain nombre des idées exposées dans le livre. Cela donne un

1 Toute secrète anecdote: c'est votre serviteur, alors membre du comité de grève des étudiants de l'École des beaux-arts de Montréal, qui avait convaincu ses camarades d'exiger la tenue d'une enquête royale sur l'enseignement des arts, et qu'elle soit confiée à Marcel Rioux (que je ne connaissais ni d'Ève ni d'Adam, mais dont j'avais retenu le nom, au passage d'une entrevue à la télévision).

périple en spirale et en zig-zag sur des terrains parfois battus et parfois vierges, jonchés d'humour et d'amertume, de coups de gueule et de grains de sagesse, d'anecdotes pétillantes et de doctes exposés. D'aucuns y reconnaîtront, livrés telles que vécues, une trajectoire publique exemplaire et une réflexion originale emmêlées aux mouvances brouillonnes d'un peuple et d'une époque. D'autres croiront devoir excuser le pavé mal ficelé d'un écrivain prolixe et généreux vidant son baluchon.

Quoi qu'il en soit, l'éditeur n'a pas fait son devoir. Le respect dû à une plume chevronnée compliquait peut-être sa tâche ingrate. Loin dans le volume, Rioux s'excuse de rapporter les propos de quelqu'un qu'il a déjà, dit-il, «cité trop souvent au gré de [son] éditeur» (p. 332). Mais ce ne sont pas les références multiples aux mêmes sources qui agacent le lecteur; ce sont les citations répétitives d'un même bon mot de quelques lignes. Il reste trop de redites de ce genre, de reprises d'arguments familiers, de retours sur le déjà-vu, sans compter les petites bavures qui, traînant çà et là, déparent inutilement la qualité générale de l'ouvrage. Par exemple: l'Irlandaise Bernadette Devlin sacrée, en contexte pourtant précis, passionaria du mouvement nationaliste *écossais*; l'ensemble buissonnant des théorisations sociologiques réduit à deux rameaux censément exclusifs, fonctionnaliste et marxiste; la liste complète des grands intellectuels américains contemporains ramenée à Daniel Bell, pour la «droite», à L. Mumford et C. W. Mills, pour la «gauche» (sans compter les morts, n'est-ce-pas); le maccarthysme refoulé «dans les années quarante» et le sénateur lui-même porté en terre dès 1947 — dix ans trop tôt, d'autant que sa chasse aux sorcières communistes a trouvé tremplin dans une opinion publique déjà ameutée par la fameuse «affaire Rosenberg» de 1950-1953.

Dans l'ensemble, toutefois, Rioux reste Rioux: écrivain alerte, polémiste vigoureux, penseur sincère vacciné contre tout virus narcissique. Chez lui, le lyrisme ne donne guère dans les langueurs monotones, les sanglots longs et les violons d'automne. Certains politiciens falots, par exemple, ou les gauchistes recyclés dans la verbo-critique académique en prennent pour leur rhume — que dis-je? leur tuberculose. Avec Marcel Rioux, on ne s'ennuie jamais et on risque même de reprendre goût aux idées, si on l'avait perdu.

Ainsi avance-t-il une hypothèse plaisante pour interpréter certaines contradictions de l'évolution québécoise, à partir de ce qu'il appelle la «double ouverture» des cultures menacées, réduites à se sauver en pigeant à hue et à dia dans les registres symboliques offerts par leur environnement socio-historique. Ici, par exemple, une double ouverture sur la modernité américaine et la tradition canayenne; sur le Ciel et sur la Terre; sur Ottawa et sur Québec; sur les images communes aux dominants et aux dominés («nos» Montagnes Rocheuses, «nos» Grands Projets hydroélectriques); sur les deux faces concrètes de l'universalité menaçante («notre» Lavallin, pour le marché mondial; et pour l'immigration pluri-ethnique, «notre» Carmen Quintana, «nos» chauffeurs de taxis haïtiens, «notre» petite Turquie Gulizar). Compte tenu des forces en présence, toutefois, cette stratégie portait en germe la recette désastreuse d'un classique pâté de cheval-et-lapin: prenez un Empire américain, un Québec français, mélangez...

En souscrivant à l'entente de libre échange Mulroney-Reagan et aux conditions à rabais de l'accord Meech, Rioux pense que les Québécois ont définitivement scellé leur sort de locataires de l'Empire. Il ne reste plus qu'à tenter de sauver les meubles. Conserver et soigner la langue française [avant d'y avoir «droit», nous avons «d'abord et surtout des obligations» à son endroit (p. 304)]. Défendre nos programmes sociaux universels et notre mélange singulier d'économie privée et publique contre les vents sauvages venus du sud. Cultiver sciemment nos liens avec l'Europe, la France surtout, mais aussi avec le Canada, pour faire contrepoids à l'influence massive des États-Unis. Ménager nos ressources naturelles pour nous-mêmes au lieu de les vendre aux Yankees. (Pas question des Indiens — c'était avant Oka).

Mais encore, comment s'y prendre? D'abord, le Parti québécois absorberait le NPD-Québec, en se rectifiant à gauche. Il pourrait alors négocier avec le NPD-Canada un programme électoral commun en faveur d'une véritable confédération «qui reconnaîtrait la souveraineté du Québec au niveau culturel et l'association économique des deux États pour préserver leur marge de manœuvre vis-à-vis des États-Unis et du reste du monde» (p. 322).

Quoi? «Reconnaissance», «souveraineté culturelle», «association économique»? Manifestement, ces modestes ambitions prenaient leur relief critique devant l'imminence appréhendée d'une ratification des accords Meech. Les sondages du pouls souverainiste québécois donnant actuellement les résultats qu'on connaît, le comble serait que tout en y collant un œil attentif selon son habitude, M. Bourassa tourne complaisamment le second vers quelques extraits choisis du dernier ouvrage de Marcel Rioux. Double ouverture, mettons.

*Département de sociologie  
Université Laval*

JEAN-JACQUES SIMARD